

Mai 2015  
**N°35**

COLLECTION

# Les études du Crif



## L'OPÉRATION « **BORDURE PROTECTRICE** » À GAZA : Journal d'une guerre de 100 jours

*Crif*

Témoignage de  
**Maxime Perez**



**Pierre-André Taguieff**

Néo-pacifisme, nouvelle judéophobie  
et mythe du complot  
N°1 > Juillet 2003 • 36 pages

**Marc Knobel**

La capjpo : une association  
pro-palestinienne très engagée ?  
N° 2 > Septembre 2003 • 36 pages

**Père Patrick Desbois et Levana Frenk**

Opération 1005. Des techniques  
et des hommes au service de l'effacement  
des traces de la Shoah  
N° 3 > Décembre 2003 • 44 pages

**Joël Kotek**

La Belgique et ses juifs : de l'antijudaïsme  
comme code culturel à l'antisionisme  
comme religion civique  
N° 4 > Juin 2004 • 44 pages

**Jean-Yves Camus**

Le Front national :  
état des forces en perspective  
N° 5 > Novembre 2004 • 36 pages

**Georges Bensoussan**

Sionismes : Passions d'Europe  
N° 6 > Décembre 2004 • 40 pages

**Monseigneur Jean-Marie Lustiger**

**Monseigneur Jean-Pierre Ricard**  
**Monseigneur Philippe Barbarin**  
L'Église et l'antisémitisme  
N° 7 > Décembre 2004 • 24 pages

**Ilan Greilsammer**

Les négociations de paix  
israélo-palestiniennes : de Camp David  
au retrait de Gaza  
N° 8 > Mai 2005 • 44 pages

**Didier Lapeyronnie**

La demande d'antisémitisme :  
antisémitisme, racisme et exclusion sociale  
N° 9 > Septembre 2005 • 44 pages

**Gilles Bernheim**

Des mots sur l'innommable...  
Réflexions sur la Shoah  
N°10 > Mars 2006 • 36 pages

**André Grjebine et Florence Taubmann**

Les fondements religieux et symboliques  
de l'antisémitisme  
N°11 > Mars 2007 • 36 pages

**Iannis Roder**

L'école, témoin de toutes les fractures  
N°12 > Novembre 2006 • 44 pages

**Laurent Duguet**

La haine raciste et antisémite tisse sa  
toile en toute quiétude sur le Net  
N°13 > Novembre 2007 • 32 pages

**Dov Maimon, Franck Bonneteau**

**& Dina Lablou**  
Les détours du rapprochement  
Judéo-Arabeet Judéo-Musulman  
à travers le Monde  
N°14 > Mai 2008 • 52 pages

**Raphaël Draï**

Les Avenirs du Peuple Juif  
N°15 > Mars 2009 • 44 pages

**Gaston Kelman**

Juifs et Noirs dans l'histoire récente  
Convergences et dissonances  
N°16 > Mai 2009 • 40 pages

**Jean-Philippe Moinet**

Interculturalité et Citoyenneté :  
ambiguïtés et devoirs d'initiatives  
N°17 > Février 2010 • 28 pages

**Françoise S. Ouzan**

Manifestations et mutations du sentiment  
Anti-juif aux États-Unis :  
Entre mythes et représentations  
N°18 > Décembre 2010 • 60 pages

**Michaël Ghmssia**

Le Boycott d'Israël : Que dit le droit ?  
N°19 > Janvier 2011 • 32 pages

**Pierre-André Taguieff**

Aux origines du slogan  
« Sionistes, assassins ! »  
Le mythe du « meurtre rituel »  
et le stéréotype du Juif sanguinaire  
N°20 > Mars 2011 • 66 pages

**Dr Richard Rossin**

Soudan, Darfour ; les scandales...  
N°21 > Novembre 2011 • 32 pages

**Gérard Fellous**

ONU, la diplomatie multilatérale :  
entre gesticulation et compromis feutrés...  
N°22 > Janvier 2012 • 52 pages

**Michaël de Saint Cheron**

Les écrivains français du XX<sup>e</sup> siècle  
et le destin juif...  
N°23 > Juin 2012 • 56 pages

**Eric Keslassy et Yonathan Arfi**

Un regard juif  
sur la discrimination positive  
N°24 > mai 2013 • 64 pages

**Michel Goldberg**

**& Georges-Elia Sarfati**  
Une pièce de théâtre antisémite  
à la Rochelle  
N°25 > octobre 2013 • 60 pages

**Mireille Hadas-Lebel**

Le Peuple Juif et l'Etat d'Israël  
ont-ils été inventés ?  
N°26 > novembre 2013 • 16 pages

**Georges-Elia Sarfati**

Lorsque l'Union Européenne nous éclaire  
sur sa « face sombre » :  
quelques enjeux du projet de Loi-cadre  
contre la circoncision assimilée à  
une mutilation sexuelle.  
N°27 > décembre 2013 • 40 pages

**70 ans du Crif**

1944-2014 : Recueil de textes  
Hors-série > janvier 2014 • 116 pages

**Gérard Fellous**

La Laïcité française :  
l'attachement du judaïsme  
N°28 > mars 2014 • 40 pages

**Nathalie Szerman**

Le Printemps arabe à l'épreuve  
de l'antisémitisme : y a-t-il un avant  
et un après ?  
N°29 > mai 2014 • 36 pages

**Jacques Tarnéro**

Antisémitisme / Antisionisme  
Mots, masques, sens, stratégie, acteurs,  
histoire  
N°30 > juin 2014 • 48 pages

**Sandrine Szwarc**

Intellectuels juifs et chrétiens en dialogue  
N°31 > octobre 2014 • 32 pages

**Gérard Fellous**

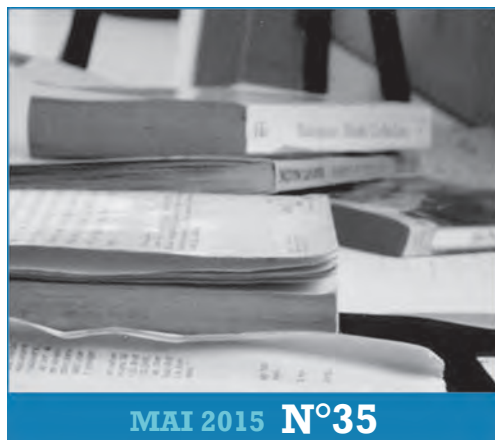
L'État Islamique (DAECH),  
cancer d'un monde arabo-musulman  
en recomposition  
N°32 > novembre 2014 • 52 pages

**Michaël de Saint-Cheron**

Le Messianisme comme réponse à  
l'antisémitisme  
N°33 > décembre 2014 • 40 pages

**Valérie Igounet**

Le négationnisme : histoire d'une  
idéologie antisémite (1945 - 2014)  
N° 34 > février 2015 • 32 pages



# L'OPÉRATION « **BORDURE PROTECTRICE** » À GAZA :

Journal d'une guerre de 100 jours

TÉMOIGNAGE DE

**MAXIME PEREZ**

*journaliste franco-israélien*

*Crif*

Les textes publiés dans la collection des *Etudes du Crif*  
n'engagent pas la responsabilité du CRIF.

La rédaction n'est pas responsable des documents adressés.

## PRÉFACE

**M**axime Perez est correspondant de la presse française en Israël, plus récemment spécialiste des affaires militaires pour la chaîne franco-israélienne i24 news.

Qu'il travaille pour une chaîne qui a son siège à Jaffa, en Israël donc et qui émet de là-bas, ou pour différents médias français, ne change rien au regard qu'il porte sur les événements et les conflits.

Avant toute chose, il est un journaliste, il a une éthique, un sens des responsabilités. Il couvre des événements qu'il commente dans leur infinie complexité, il trace et retrace le pourquoi du comment et nous permet de sonder ce qu'il en est de ces guerres incessantes.

Parce qu'il est au Moyen-Orient, il connaît et mesure les difficultés de son métier, tout autant que les pièges qui sont tracés ici ou là, lorsqu'un conflit éclate et que l'âpreté de ce conflit est telle qu'il devient comme un épïcentre ou l'épïcentre dans ou de l'actualité mondiale.

Il sait que la guerre est terrible, il sait que les bombardements aériens sont terribles, il sait aussi que vivre sous la menace terroriste est insupportable pour les populations du sud d'Israël. « Dans les villes touchées par les roquettes palestiniennes, les habitants sont à crans. Ils se plaignent d'être des laissés pour compte de la société israélienne. Si c'était Tel Aviv qui était bombardé tous les jours, le gouvernement aurait écrasé le Hamas depuis longtemps, entend-on souvent, » raconte le journaliste.

Il veut nous l'expliquer cette guerre, alors dans ce texte, il raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a vécu. Il se remémore ce qu'il a voulu ou pu expliquer, mais il n'est pas juge et ne dresse le procès de personne.

Il est là pour témoigner de ce qu'il a vu, lorsqu'il était en Israël et que le conflit s'est aggravé. En tant que journaliste, il est en première ligne. Il raconte par exemple les épreuves et ce qu'il appelle les sursauts d'adrénaline, et il y en a eu à profusion, à commencer par ces redoutables infiltrations de commandos palestiniens dont il a été le témoin distant à deux reprises, en pleine nuit.

Il raconte aussi ce qui se passe plus loin, en dehors de la ligne de front, à l'arrière, dans les villes soumises aux bombardements, comme Tel-Aviv. Et, même si les roquettes palestiniennes ne constituent en aucun cas une menace existentielle, elles sont parvenues à répandre un sentiment d'insécurité dans tout Israël et au-delà. Il témoigne parfaitement de cela. Mais, il n'ignore pas non plus que de l'autre côté, à Gaza, les palestiniens sont soumis à des bombardements intensifs.

Maxime Perez fait son métier, il raconte mais ne fait pas de propagande. Il n'est l'agent d'aucun camp. Il est journaliste, un vrai, celui qui sait aussi que la guerre est cruelle.

Celui qui aspire aussi à la paix.

*Marc Knobel*

## BIOGRAPHIE



**M**axime Perez, né en 1981, est correspondant de la presse française en Israël et dans les territoires palestiniens depuis juillet 2006. Il a notamment couvert la seconde guerre du Liban et tous les conflits à Gaza depuis l'opération « Plomb durci, » de décembre 2008 à janvier 2009.

Pour la presse écrite, Maxime Perez collabore pour l'AFP, le Journal du Dimanche, Jeune Afrique, et Valeurs actuelles. Diplômé de Science politique et du CFPJ (centre de formation et de professionnalisation des journalistes) à Paris, il a participé au lancement de la chaîne i24 News, à Tel Aviv, dont il est actuellement le spécialiste des affaires militaires.



## SOMMAIRE

<b>CHAPITRE 1 /</b>	Au commencement, un kidnapping	de 06 à 08
<b>CHAPITRE 2 /</b>	De Hébron à Gaza	de 09 à 10
<b>CHAPITRE 3 /</b>	Vivre sous les roquettes	de 11 à 14
<b>CHAPITRE 4 /</b>	En première ligne sur le front	de 15 à 17
<b>CHAPITRE 5 /</b>	À l'arrière, le front aussi	de 18 à 21
<b>CHAPITRE 6 /</b>	Diplomatie de guerre	de 22 à 24
<b>CHAPITRE 7 /</b>	Tel Aviv sous les bombes	de 25 à 27
<b>CHAPITRE 8 /</b>	Guerre psychologique	de 28 à 29
<b>CHAPITRE 9 /</b>	La peur et l'incertitude jusqu'au bout	de 30 à 32
<b>CHAPITRE 10 /</b>	Épilogue	de 33 à 34

CHAPITRE

1

**AU COMMENCEMENT,  
UN KIDNAPPING**

Tout a commencé en juin, un vendredi 13. Cette journée a été le catalyseur de troubles qui allaient bientôt se répandre du nord au sud du pays, avec pour épicentres Hébron puis Gaza. Habitué à vivre sous la menace de leurs voisins ou d'organisations terroristes, les Israéliens se préparent toujours aux étés chauds. Mais celui-ci, à bien des égards, fut plus long et plus douloureux qu'ils n'auraient pu imaginer. Plus incertain et plus traumatisant aussi.

**A**près une rude semaine de tournage, je suis en congés et compte bien profiter de l'indiscible effervescence populaire qui s'empare de Tel Aviv le week-end. Vers dix heures du matin, mon téléphone sonne : un confrère me fait part de rumeurs insistantes sur la disparition de deux à trois jeunes Israéliens dans le Goush Etzion, en Cisjordanie. Je lui réponds qu'il s'agit sûrement de randonneurs égarés. Il y en a souvent dans la région, à l'affût de grottes et de vestiges datant de l'époque romaine ou biblique.

Une fois n'est pas coutume : résolu à poursuivre sereinement ma journée, je repousse mes réflexes de reporter accroc à l'info. Mais chassez le journalisme, il revient au galop ! Mon téléphone sonne à nouveau. Cette fois, les appels de mes collègues fusent : « As-tu plus de détails ? C'est un coup du Hamas ? Dans quel village se trouvent les otages ? » Quelque peu dépassé par les événements, je contacte

mes sources au sein de la police et de l'armée. En dépit de la confusion ambiante, la piste d'un enlèvement a pris de l'ampleur : une vaste opération de recherche serait en cours. À cet instant, les autorités imposent un ordre de censure sur cette affaire. Ma rédaction est alertée et me demande de me tenir prêt à partir sur place. En début d'après-midi, l'annonce d'un assaut des forces spéciales israéliennes contre le repère des ravisseurs palestiniens met toute la presse en émoi. L'information est démentie, mais je suis mobilisé.

En me dirigeant en voiture vers Hébron, je maudis cette région qui chambarde si souvent mon quotidien. À la radio, les bulletins spéciaux se font de plus en plus réguliers. L'actualité a vite repris le dessus sur mes états d'âmes. Au carrefour du Goush Etzion, à mi-chemin entre Jérusalem et Hébron, un jeune breslev<sup>1</sup> tout de blanc vêtu tend son bras sur le bas-côté de la route. Il n'a pas l'air effrayé par les automobilistes palestiniens qui le dévisagent

1. C'est-à-dire issu de la branche du hassidisme fondée par le rabbin Nahman de Bratslav.



de la tête au pied. Je l'embarque sans réfléchir vers la ville des Patriarches. « Tu n'es pas très prudent », lui dis-je. Il me répond, dans un état presque euphorique, qu'il a prévu de passer le shabat chez un rabbin charitable dont on lui avait donné l'adresse. À l'écouter ponctuer ses phrases par « Si Dieu veut », je comprends que mon passager fait techouva, ce processus de repentance qui, chez les Juifs, marque un retour progressif à la foi. J'ignore encore que cette intersection vient d'être fatale à trois adolescents israéliens, mais en traversant de nombreux villages palestiniens, je réalise à quel point les auto-stoppeurs sont des proies faciles, surtout quand ils portent une kippa. Ce soir-là, les renforts de jeeps et de soldats ne me rassurent pas. Le paysage est franchement hostile.

Pendant les années noires de la seconde Intifada, en 2000, cette route 60 fut particulièrement meurtrière. De nombreux Israéliens sont tombés sous les balles de tireurs embusqués palestiniens. Y circuler en période de tension n'est pas une partie de plaisir, en particulier la nuit car les routes sont sinueuses, mal éclairées et bordées de ravins ou de petites collines qui invitent au guet-apens. Au gré de mes déplacements dans la région de Hébron, mes collègues arabophones, habitués à traverser les territoires palestiniens, me prodiguent quelques conseils pour éviter les jets de pierre ou de cocktails Molotov, et plus généralement

**" Je réalise à quel point les auto-stoppeurs sont des proies faciles, surtout quand ils portent une kippa "**

les mauvaises rencontres : le jour, saluer le moindre attroupement de shebabs (gamins, en arabe) à l'entrée d'un village ; le soir, actionner les feux de détresse à certaines intersections. Ce code a été instauré entre Palestiniens pour signaler qu'ils ne sont pas Israéliens. Autrement dit, pas des cibles. La crainte de tomber dans une embuscade hante l'esprit de tous les habitants juifs de la région et les détenteurs d'une plaque d'immatriculation israélienne (jaune, siglée IL). La nuit, il n'est pas rare de voir des automobilistes israéliens foncer comme des bolides. Ils y voient le meilleur moyen d'éviter les tirs croisés (même si ces incidents ont nettement diminué ces dernières années) et les jets de projectiles qui, à l'inverse, sont monnaie courante en Cisjordanie.

Pendant une quinzaine de jours, mes reportages pour la chaîne i24news me mènent tantôt au cœur du Hébron arabe dont certains quartiers s'apparentent à un interminable labyrinthe de ruelles sales et poussiéreuses, tantôt dans les fiefs islamistes environnants, tel le camp de Yatta. La population est méfiante, parfois agressive. Le micro que je tends aux Palestiniens est un défouloir. Jeunes ou vieillards, tous sont des écorchés vifs. Qu'importe la question : ils reprennent mécaniquement cette rengaine du peuple opprimé et maudissent Israël. « Vous, vous avez trois otages et nous, nous en avons

autant chaque nuit, » m'assène Ayman Kawassme, directeur de la fréquence 92.7 FM à Hébron, passablement irrité par les arrestations de l'armée israélienne. Sa radio a été la première à relater la diffusion dans la ville d'un tract revendiquant la capture de trois « colons israéliens ». Il était signé de l'État islamique dont le drapeau noir apparaissait en pied-de-page.

Je couvre activement l'opération « Gardien de nos frères » déclenchée par Tsahal, en me joignant aux deux mille soldats qui, maison après maison, ratissent sans répit la ville de Hébron. La traque de militants du Hamas laisse parfois des traces : portes enfoncées à l'explosif ou appartements retournés de fond en comble. Bien qu'aucun couvre-feu ne soit imposé, l'armée érige des checkpoints aux entrées et sorties de la ville. À chacun d'entre eux, elle vérifie méthodiquement le bagage des véhicules et l'identité des passagers. Cette situation crispe les Palestiniens, notamment les plus jeunes qui cherchent souvent à en découdre. Ils profitent de l'absence des forces de police palestinienne, sommées de rester à l'écart des soldats israéliens jusqu'à nouvel ordre.

Hébron est une ville pieuse, historiquement acquise à l'idéologie des Frères musulmans, et la majorité des femmes portent le hijab. Je devine le regard anxieux de certaines d'entre elles et, parfois, leur sourire forcé quand elles voient les militaires israéliens s'approcher. Pendant que leurs maris ou fils étaient interrogés, beaucoup attendaient fébrilement sur le perron de leur

immeuble. Le contact restait néanmoins cordial et à certains moments, la discussion s'engageait en arabe avec les soldats. Ces derniers avaient toujours dans leurs poches quelques sucreries pour les enfants. Malgré l'hostilité que génère leur présence, les officiers de Tsahal s'attellent à respecter la population palestinienne. Il faut dire que journalistes locaux et militants d'ONG internationales, caméra au poing, suivent l'armée israélienne à la trace. Leur mission : illustrer le moindre dérapage qui alimenterait leur rhétorique militante sur les abus et violations des droits de l'homme dont ils accusent Tsahal à longueur de temps.

Outre son enclave juive située autour du Tombeau des Patriarches, un quartier fantôme quadrillé en permanence par une brigade de l'armée et des gardes-frontières, le reste de Hébron vit dans un vacarme indescriptible dont seules les villes du Moyen-Orient ont le secret. Autour du centre-ville, les opérations des soldats ne semblent perturber personne. À quelques dizaines de mètres d'eux, passants et vendeurs ambulants disputent outrageusement la chaussée aux voitures qui tentent de se frayer un chemin. En plein été, sous la chaleur écrasante d'une ville plantée au cœur des montagnes désertiques de Judée, les journées deviennent rapidement éreintantes. Le soir, la température chute brutalement. Je devais rejoindre la base du Hat'mar Yehouda, le commandement de Tsahal en Judée-Samarie (et accessoirement ma position de direct), afin de rendre compte de l'avancée des recherches.

## CHAPITRE

## 2

## DE HÉBRON À GAZA

Ces va-et-vient quotidiens s'achèvent le 30 juin 2014, ce jour où les corps mutilés et sans vie de Gilad Shaer, Naftali Fraenkel et Eyal Yifrah sont retrouvés dans une prairie du village palestinien de Khal-houl, au nord de Hébron. Avec mon équipe, nous arrivons sur les lieux en début de soirée, quelques heures après la macabre découverte. Péniblement, car plusieurs axes routiers sont bloqués par des groupes d'habitants juifs en colère. Certains d'entre eux insultent copieusement les automobilistes palestiniens. Toute la presse israélienne est déjà regroupée sur une butte de terre, face à la localité. Les journalistes se relayent devant les caméras pour faire le récit de l'horreur. À cet instant, même si les assassins courent toujours, je suis habité par un sentiment de tristesse et de soulagement. Loin de moi l'idée que le pire est à venir.

Une semaine plus tard, alors que les quartiers arabes de Jérusalem s'embrasent, je me retrouve dans le sud d'Israël. Les tensions sont en train de basculer sur un autre front : la bande de Gaza. Depuis plusieurs jours, les tirs de roquettes s'intensifient. Ils replongent les habitants de la zone frontalière dans

cet épouvantable quotidien, rythmé par les alertes antiaériennes et les explosions. À première vue, le Hamas semble irrité par le démantèlement de ses infrastructures en Cisjordanie. Nul doute qu'il s'agit d'une réaction épidermique et que l'escalade ne durera pas. D'ailleurs, les frappes aériennes de Tsahal sont extrêmement mesurées. Mauvaise estimation de ma part.

Le lundi 7 juillet, sur fond d'ultimatum israélien adressé au Hamas, je couvre un rassemblement de soutien à la population du sud du pays. L'atmosphère est fébrile. Seules quelques dizaines de personnes ont fait le déplacement devant la petite cinémathèque de Sdérot ; parmi elles, la jeune députée travailliste et ancienne figure du mouvement social de 2011, Stav Shaffir, reconnaissable à sa chevelure rousse et frisée. Avant de scanner leurs revendications au mégaphone, les organisateurs rappellent brièvement les consignes de sécurité. Ils pointent du doigt l'abri le plus proche. Finalement, la manifestation se déroule dans une douce euphorie pacifique, ponctuée, comme le veut la tradition israélienne, de chants populaires interprétés à la guitare. Je me laisse volontiers bercer par l'illusion d'un retour au calme.

Vers 19 heures, alors que la petite foule s'est dispersée, le Hamas déclenche un déluge de feu contre les localités du sud d'Israël. À Sdérot, plusieurs alertes se succèdent en quelques minutes. Les rues sont quasi désertes, mais les cris d'effroi d'habitants surpris par les sirènes résonnent au loin et me glacent le sang. Je devine la silhouette de femmes et de vieillards figés par la peur. Ils ne peuvent pas courir. Chaque explosion est précédée d'un sifflement strident. Certains annoncent la chute ou le survol d'une roquette palestinienne ; d'autres, plus éloignés, le lancement du missile intercepteur « Dôme de fer ». Seuls ceux qui vivent dans la région sont capables de différencier les deux bruits. Vers minuit, après avoir multiplié les interventions en direct, je quitte Sdérot exténué. Sur le plan nerveux, on ne sort pas indemne de cet enfer qui oblige en permanence à se ruer aux abris ou à se jeter par terre, tout en priant le ciel d'être clément.

Ce soir-là, les salves du Hamas visent aussi Ashdod, Beer Sheva et même Jérusalem. Pas de doute cette fois, la guerre est déclarée. Le cabinet de sécurité israélien mobilise une première vague de 40 000 réservistes. Dans la nuit du 8 juillet, à 0h30, l'aviation de Tsahal bombarde une cinquantaine de cibles du Hamas en l'espace de quinze minutes. Vers 4h30, un communiqué officiel annonce le déclenchement de l'offensive

« bordure protectrice » : « Nous entamons une longue opération qui requiert de la patience. Plusieurs mesures sont en cours d'élaboration. Nous nous tenons prêts à élargir graduellement notre plan de bataille », indique l'état-major. Je passe ma première nuit blanche à Ashkelon. En nous rendant quelques heures plus tôt à Sdérot pour couvrir une banale manifestation, ni moi ni mes collègues n'avions imaginé un tel scénario.

La chaîne i24news décide de rester en édition spéciale permanente. Plusieurs de nos équipes se relayent du matin au soir en différents points du pays. Je suis le plus souvent affecté à la zone frontalière de Gaza. En moins d'une journée,

la région se transforme en un immense camp retranché. Chars et blindés se massent sur les champs agricoles,

tandis que jeeps et camions de ravitaillement sont quasiment les seuls véhicules à circuler en lisière du territoire palestinien dont les premières maisons surgissent, menaçantes, à moins d'un kilomètre. Telle une zone-tampon au cœur du territoire israélien, tout le pourtour de Gaza devient interdit d'accès. Des barrages de police militaire sont érigés aux extrémités de chaque axe routier. En cette période de grandes vacances, des centaines de familles israéliennes décident de s'éloigner de la région sud. Sans se douter que leur exil se prolongera de longues semaines, au point d'en faire des réfugiés.

**" le Hamas déclenche un déluge de feu contre les localités du sud d'Israël. "**

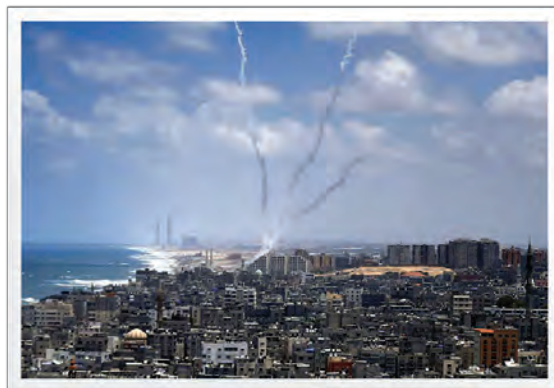
## CHAPITRE

## 3

## VIVRE SOUS LES ROQUETTES

**L**es seuls à braver l'adversité sont les agriculteurs des kibboutz, idéologues dans l'âme que rien ne pourrait arracher à leurs terres. De bout en bout du conflit, ils tentent de sauver leurs récoltes et tout ce qui peut l'être avec une rare opiniâtreté. Certains m'ont marqué, comme Pablo Lefler, un Uruguayen au physique robuste, facilement reconnaissable à sa barbe poivre et sel fournie et son T-shirt usé qui peine à recouvrir sa bedaine. Il est installé depuis quarante ans à En Hashlosha, village fondé en 1950 par des immigrants sud-américains. En avril dernier, ce sont lui et ses employés thaïlandais qui ont découvert le tout premier tunnel d'infiltration du Hamas, près de la clôture du kibboutz qui jouxte les faubourgs de Khan Younes.

Durant l'été, à chaque temps mort dans les combats, Pablo partait stoïquement inspecter ses pastèques, recouvertes de poussière par le passage des tanks. Il lui fallait souvent réparer les canaux d'irrigation que des obus de mortier avaient arrachés de terre. Rien ne semblait insurmontable à ses mains ravînées par le labeur. Seul obstacle : l'armée israélienne, qui l'escortait à chacune de ses expéditions, ne lui accordait jamais beaucoup



de temps. Ni guère les factions palestiniennes, dont les snipers avaient pour fâcheuse habitude de viser les champs du kibboutz, parfois avec des roquettes anti-char. Malgré sa constante bonne humeur, Lefler cédait parfois à l'abattement, lui qui n'avait pas encore été dédommagé de la précédente offensive – « Pilier de défense », en novembre 2012. « Encore des récoltes fichues », soupirait-il. Mais le plus étonnant était sa foi inébranlable en l'avenir et son refus de haïr ses voisins palestiniens. « Il y a vingt ans, on allait manger une assiette de houmous à Gaza, j'y ai des amis. Je suis sûr que ce temps reviendra. »

Autre kibboutz sur la ligne de front : Netiv Hasara. Il fut fondé en 1982, ou plutôt rebâti par les soixante-dix familles israéliennes qui venaient d'être

évacuées d'une implantation portant le même nom, en plein cœur du Sinaï. Elles avaient été sacrifiées sur l'autel des accords de Camp David, signés quatre ans plus tôt entre Israël et l'Égypte. En temps normal, le nouveau Netiv Hasara s'apparente à un charmant kibboutz verdoyant et fleuri, presque un miracle de la nature au milieu d'une zone aride qui marque le début du Néguev occidental. Sauf que depuis 2005 et le désengagement de Gaza, ses habitants se retrouvent en première ligne, littéralement collés au nord du territoire palestinien et à la localité de Bet Hanoun. Ils sont une proie facile.

Ce havre de paix s'est brutalement transformé en laboratoire des factions armées palestiniennes. En un peu plus d'une décennie, Netiv Hasara a tout connu : les tentatives d'infiltration terroristes, les tirs de snipers, de roquettes Kassam et d'obus de mortier. Pour protéger les serres du kibboutz, les plus exposées aux attaques, l'armée israélienne a érigé d'immenses parois de bétons sur plusieurs centaines de mètres de long. Quelques tourelles équipées de caméras de surveillance, elles-mêmes reliées à des mitrailleuses télécommandées, viennent compléter le dispositif. Il suffit de grimper sur les hauteurs du kibboutz pour mesurer la menace : Bet Hanoun et ses milliers de maisons grisâtres entassées les unes contre les autres s'étendent à l'infini. Celles se dressant en première ligne offrent indiscutablement une position de tir avantageuse. Le 24 juillet dernier, les

murailles de Netiv Hasara n'ont pas pu protéger des paysans thaïlandais, arrivés pendant la seconde Intifada pour remplacer la main-d'œuvre palestinienne. Bien qu'habitué à travailler au péril de leur vie, l'alerte les a pris de court. L'un d'entre eux a été mortellement fauché par les éclats d'un obus palestinien.

L'homme était employé par Roni Keidar. Celle-ci, la soixantaine avancée, fait partie des vétérans du kibboutz et des infatigables partisans du dialogue. Lors de notre première rencontre, elle m'a accueilli dans son salon vieillissant où un grand écran plasma accroché au mur passerait presque pour un objet de luxe. « Je ne préfère pas m'aventurer dehors si une alerte retentit », me glisse-t-elle, fébrilement, avec son fort accent british qu'elle doit à son origine londonienne. Son angoisse me perturbe et je me demande si elle n'est pas prémonitoire. Il faut dire que sa maisonnette à toiture rouge et aux murs de ciment granuleux, paraît bien mal armée pour résister aux impacts d'obus.

Il y a quelques années, Roni a décidé de rejoindre « une autre voix ». L'association, ouvertement pacifiste, rassemble des Israéliens vivant en lisière de Gaza qui militent pour une solution politique au conflit. Au début, des rencontres se tenaient presque chaque semaine avec leurs voisins palestiniens, le plus souvent dans un kibboutz frontalier ou, symboliquement, à Jérusalem. Telle une thérapie collective, chacun racontait son



quotidien rythmé par la peur, les explosions, les destructions et parfois la mort. Puis le coup force militaire du Hamas, en juin 2007, est survenu. Gaza fermé, Roni poursuit modestement son combat pour tenter d'échapper à l'insupportable. Désormais, elle communique avec ses amis palestiniens par téléphone ou par Skype et se montre moins anxieuse de son sort que du leur. Les islamistes interdisent tout contact avec des Israéliens. Sur la vingtaine de Gazaouis qui osent dialoguer avec l'association, une bonne moitié ont été arrêtés et emprisonnés par le Hamas pendant l'été.

Le conflit me renvoie aussi des scènes de déjà-vu. Des Israéliens affluent de tout le pays sur des collines surplombant la bande de Gaza, comme lors des opérations « Plomb durci » en janvier 2009 et « Pilier de défense » en novembre 2012. Debout ou assis sur une chaise de camping, équipés de jumelles ou d'appareils photos, ces touristes d'un nouveau genre se mêlent aux journalistes et observent la guerre qui se déroule à quelques centaines de mètres d'eux. La moindre frappe de Tsahal suscite un commentaire ou une acclamation. Parfois, des applaudissements. Quand une salve de roquettes prend la direction d'Israël, les regards se figent quelques instants. En fonction de leur trajectoire, les pronostics sont lancés : « Celle-là, c'est pour Beer Sheva ! Et voilà, encore deux pour Ashkelon ! Tel Aviv, Tel Aviv ! s'écrient les tricheurs qui disposent de l'application « alerte rouge » sur leur téléphone portable.

Ce « voyeurisme » a rebuté de nombreux correspondants de la presse internationale, qui nourrissent quelques reportages assassins tendant à faire passer les Israéliens pour des bourreaux sadiques. Diana Magnay, l'envoyée spéciale de CNN, les a même traités de « pourritures » dans un tweet polémique qui a entraîné sa relocalisation immédiate... à Moscou. Dans l'esprit occidental, l'adhésion d'une population à la guerre ne passe pas. Et celle du sud d'Israël, dans son immense majorité, ne cache pas vivre le conflit armé à Gaza comme un soulagement. Dans les villes touchées par les roquettes palestiniennes, les habitants sont à crans. Ils se plaignent d'être des laissés pour compte de la société israélienne. « Si c'était Tel Aviv qui était bombardé tous les jours, le gouvernement aurait écrasé le Hamas depuis longtemps », entend-on souvent.

Autour de Gaza, les gens, lassés d'être les otages d'organisations terroristes qui, quand bon leur semble, transforment leur existence en cauchemar, aspirent d'abord à retrouver un semblant de vie normale. Enfants comme adultes, tous ont vécu au moins une fois l'expérience traumatisante d'une chute de missile. Ils en gardent un regard meurtri, une blessure rendue incicatrisable par la persistance de cet état de guerre. Légitime ou abject, il existe chez certains Israéliens ce désir d'anéantir leur ennemi, de rendre au Hamas (et par la même occasion aux Palestiniens) ce qu'ils endurent depuis tant d'années.

Pour survivre psychologiquement, nombreux se raccrochent aux antidépresseurs et autres traitements anxiolytiques. À Sdérot, ces médicaments sont aussi populaires qu'un tube d'aspirine dans une pharmacie parisienne. Il faut dire que les symptômes post-traumatiques sont fréquents : les données collectées depuis 2003 indiquent que 41 % des mères et 33 % des pères souffrent de troubles du stress ou de dépression. Ils revivent souvent des flashbacks d'expériences difficiles

et évitent les lieux qui leur rappellent des attaques de roquettes. En outre, 60 % des enfants en bas âge refusent de dormir seul. Les plus traumatisés reviennent souvent à l'usage du biberon, mouillent leur lit, ont peur du bain ou même de sortir de la maison. Certains adolescents ont aussi des troubles émotionnels. En Israël, ils ont été baptisés la « génération des Kassam<sup>2</sup> ». Depuis leur naissance, pas un mois n'a passé sans qu'ils n'aient à se cloîtrer aux abris. Même à l'école.

**2.** Du nom des roquettes palestiniennes de fabrication artisanale dont la première fut tirée contre Sdérot le 5 mars 2002.

## CHAPITRE

## 4

## EN PREMIÈRE LIGNE SUR LE FRONT

**L**e 17 juillet, l'opération « Bordure protectrice » entre dans une nouvelle phase. Plusieurs brigades d'infanterie israéliennes, couvertes par les tanks et des hélicoptères de combat, pénètrent en pleine nuit au nord de la bande de Gaza, un secteur duquel sont tirées plus d'un tiers des roquettes palestiniennes, en particulier celles de longue portée, selon l'armée. Des troupes se déploient également au centre et au sud de la bande de Gaza. C'est le début de l'offensive terrestre qui consiste à établir une zone-tampon large de 1 à 3 km pour détruire les tunnels d'infiltration terroriste. Le soir, après une énième réunion du cabinet de sécurité israélien, le gouvernement annonce la mobilisation de 18 000 réservistes supplémentaires.

La guerre s'est désormais déplacée à l'intérieur de la bande de Gaza et devient par conséquent plus difficile à couvrir. Aux premières heures de l'incursion, il m'est impossible d'embarquer avec Tsahal, engagé dans des combats particulièrement meurtriers. Autre inconvénient : en tant qu'Israélien, le territoire de Gaza m'est interdit d'accès. À chaque demande, le service de presse du gouvernement (GPO) délivre ce même message

laconique : « Nous ne souhaitons pas avoir de deuxième Gilad Shalit aux mains du Hamas. » Peu d'images et d'informations nous parviennent de Gaza. En revanche, je devine rapidement l'âpreté des combats en voyant le balai des ambulances militaires autour de la frontière. À l'entrée de Kfar Azza, un kibboutz qui fait face à la localité palestinienne de Sajaya, un terrain vague est utilisé comme zone d'évacuation des blessés. Les plus grièvement atteints sont transférés à l'hôpital Barzilaï d'Ashkelon, ou, par hélicoptère, vers le centre médical Soroka de Beer Sheva.

Les premiers témoignages de soldats que je recueille sont effrayants. « Ça canarde de partout et on ne parvient pas toujours identifier la source de tirs, me raconte un jeune infirmier francophone, à son retour d'une nuit sur le champ de bataille. Dans chaque bâtiment, il y a des charges explosives et des snipers. Des types armés de kalachnikovs et de RPG surgissent de l'obscurité, parfois sous terre, font feu et se replient. Certains utilisent des civils pour se déplacer d'un point à un autre. Nous sommes aussi tombés nez-à-nez avec des enfants en armes », poursuit-il en écrasant nerveusement sa cigarette, admettant que

beaucoup de soldats avaient été déstabilisés par ce face-à-face improbable et par l'utilisation de boucliers humains.

Ces témoignages nourrissent mes premiers comptes-rendus des opérations au sol. Le soir, ils trouvent même un écho inestimable quand derrière moi, alors que je suis en direct à la télévision, résonnent les tirs de mitrailleuse lourde, la détonation lourde mais sèche des canons d'artillerie, et que des fusées éclairantes strient par intermittence le ciel de Gaza pour faciliter le repérage de cibles. Parfois, l'impact des bombes israéliennes me fait sursauter. Il y a ce

bref éclair qui vient fendre la nuit, un long silence, puis une immense boule

de feu s'élève à l'horizon sans qu'on sache ce qu'elle emporte avec elle. Je réalise qu'on ne s'habitue jamais totalement à la guerre. Il faut chaque jour un certain temps d'adaptation pour réapprivoiser la moindre secousse ou détonation. À force, cet exercice développe une véritable acuité au danger. Comme un sixième sens.

Les avions F-16 ou F-15 étaient rarement visibles au-dessus de Gaza, mais le bruit de leurs réacteurs quasi permanent. À l'inverse, les hélicoptères Apache volaient à plus basse altitude, le plus souvent en pair. Tandis que le premier progressait lentement vers sa cible, le second, en couverture, lâchait régulièrement des leurres pour dévier la course d'éventuels missiles

antiaériens « Sam-7 » que les hommes du Hamas auraient abondamment utilisés lors de l'offensive israélienne. Après un long balai dans les airs, les hélicoptères de combat lâchaient leurs roquettes « Hellfire » (Feu de l'enfer), de fabrication américaine, conçus théoriquement pour neutraliser des colonnes de chars, puis faisaient demi-tour vers leur base.

En temps de guerre, la communication avec Tsalal est moins cordiale qu'à l'accoutumée. Maintes fois, des patrouilles de l'armée israélienne nous enjoignent d'évacuer le secteur frontalier

ou les petites collines que nous occupions pour décrire la situation en direct.

« Zone militaire fer-

mée », lance le commandant d'unité, sans esquisser le moindre sourire. Autre rengaine : « Ne restez pas ici, vous êtes à portée de tirs. Les gars du Hamas vous voient et parlent de vous sur leur fréquence. » Difficile de mesurer la menace quand elle est invisible. L'apprivoiser doit pourtant être un réflexe constant dans notre métier. Hormis la malchance, les reporters blessés en zone de guerre sont souvent ceux qui prennent des risques inconsidérés. Lorsqu'on travaille en équipe, la sagesse n'est pas toujours au rendez-vous. Il faut canaliser les pulsions de ceux qui cherchent à dépasser leurs limites ou que la guerre semble mettre dans un état de quasi enchantement. La couverture d'un conflit armé est valorisante dans le curriculum vitae

**" Je réalise qu'on ne  
s'habitue jamais  
totalement à la guerre. "**

d'un journaliste. Elle est synonyme de reconnaissance et peut faciliter une promotion.

Des épreuves et sursauts d'adrénaline, il y en a eu à profusion, à commencer par ces redoutables infiltrations de commandos palestiniens dont j'ai été le témoin distant à deux reprises, en pleine nuit. Dès que l'alerte était donnée, les routes étaient fermées à la circulation et l'entrée des localités israéliennes barrées par le pick-up du « Ravshatz », l'officier de sécurité employé par l'armée. Pris par la psychose ambiante, chacun se mettait à scruter nerveusement le moindre arbuste ou pouce de terre, à la recherche d'une ombre suspecte. Cette fois, les fusées éclairantes inondaient le ciel pour repérer les terroristes. Les soldats ratissaient chaque secteur par petits groupes, aidés par le faisceau des projecteurs montés sur des véhicules de patrouille. Leur fusil

d'assaut M16 balayait l'horizon sans relâche.

Au carrefour de Sa'ad, au nord-est de la bande de Gaza, les forces spéciales de Tsahal surgissaient brusquement de leur campement à bord de Jeeps Hummer décapotables. Le visage cagoulé, ces commandos filaient à toute allure vers un face-à-face incertain avec les hommes du Hamas. Dix soldats israéliens ont été tués dans ces attaques frontalières. La plupart ont été abattus par surprise, à courte ou moyenne distance, sans avoir pu combattre. Au pied de la tourelle bétonnée qui protège le kibboutz Nahal Oz, un jeune militaire israélien a même été exécuté de sang-froid. Guerre psychologique oblige, le Hamas a diffusé ce glorieux fait d'arme sur les réseaux sociaux. Pour l'armée, cette vidéo pénible à visionner atteste une grave défaillance sécuritaire.

Chaque soir, le conflit offrait un spectacle pyrotechnique digne des blockbusters de science-fiction. Du toit de l'hôtel Leonardo d'Ashkelon, tournés vers le sud, nous observions, fascinés, la guerre de missiles qui se jouaient dans le ciel. Il y avait d'abord ces départs de fusées, par salves plus ou moins intensives, depuis le territoire de Gaza. Tel un feu d'artifice, des traînées lumineuses jaillissaient à quelques secondes d'intervalle, prenant la direction de villes israéliennes d'est au nord, sur un rayon de quatre-vingt-dix degrés. À peine avaient-elles entamé leur courbe balistique que d'autres fusées, israéliennes cette fois, partaient à leur rencontre à une vitesse prodigieuse. De vraies étoiles filantes ! Pour se positionner dans la course du missile ennemi, elles effectuaient une trajectoire zigzagante avant de se fondre dans l'obscurité. Subitement, une explosion retentissait. Le missile israélien (Tamir) se désintégrait en vol au contact des roquettes palestiniennes, laissant apparaître furtivement un nuage orangé.

Véritable « ange gardien technologique », le Dôme de fer est devenu une attraction pour les habitants du sud du pays. Du matin au soir, des Israéliens se ren-

daient dans les zones de déploiement des batteries pour remercier les soldats qu'ils submergeaient par la même occasion de vivres et autres plats cuisinés. Les performances des batteries antimissiles ont largement contribué à soulager leur quotidien. Dans des agglomérations comme Ashkelon et Ashdod, où la population ne dispose que de trente à quarante secondes pour rejoindre un abri ou une pièce de sécurité, les plages sont restées désertes tout l'été. En revanche, il arrivait que les grandes artères grouillent de monde et de véhicules en journée. Jamais d'ailleurs les transports publics n'ont été interrompus. D'un point de vue militaire, l'efficacité du Dôme de fer donne à l'armée plus de latitude. « Ce système, c'est à la fois la meilleure et la pire chose que nous ayons, me confie un haut-gradé de Tsahal. Parce que les dégâts sont limités dans l'arrière-front, nous ne reposons pas avec toute notre force. Si nos villes étaient à feu et à sang, la donne serait différente. »

Bien sûr, il arrivait que les roquettes palestiniennes échappent au radar israélien et s'abattent sur des zones d'habitation. Ashkelon, à 20 kilomètres au nord de la bande de Gaza, fut statistiquement la localité pilonnée avec le plus d'acharne-



ment par le Hamas et le Jihad islamique. Plusieurs maisons subirent l'impact dévastateur des Grad. Les factions palestiniennes se procurèrent plusieurs milliers de ces projectiles, dérivés des katiouchas soviétiques, après la chute du dictateur libyen Mouammar Kadhafi, en 2011, dont les hangars militaires abandonnés ouvrirent une nouvelle voie de contre-bande via le Soudan et le Sinaï égyptien.

Ashkelon est traditionnellement une ville d'immigration. Après les olim russes et éthiopiens dans les années 1990, elle accueille aujourd'hui de plus en plus de familles françaises dans ses nouveaux quartiers résidentiels, parfois luxueux, et bien moins onéreux qu'à

Tel Aviv. Cet élan n'a étrangement jamais été freiné par la situation sécuritaire et les projets immobiliers continuent de pousser comme des champignons. Il est vrai qu'avec 11 kilomètres de littoral et de larges boulevards qui favorisent une urbanisation aérée, façon banlieue américaine, la ville est plutôt agréable à vivre. On en oublierait presque sa proximité avec Gaza.

Après chaque journée de travail, je dormais dans l'un des hôtels du bord de mer. « Chambre côté nord et pas au dernier étage », avais-je l'habitude de préciser à Olga, la réceptionniste, qui comprenait qu'il était plus difficile de trouver le sommeil en se trouvant dans la trajectoire des

roquettes du Hamas. Dans le bâtiment, à chaque alerte, des haut-parleurs appelaient en hébreu à gagner l'abri le plus proche. Pour moi, il s'agissait d'un cagibi sans fenêtre au bout du couloir. À vrai dire, c'est la baie vitrée de ma chambre qui présentait le vrai danger. Le souffle d'une explosion pouvait la briser en mille morceaux, aiguisés comme des lames de rasoir. Avant de me coucher, je prenais soin de bloquer les extrémités du rideau double épaisseur. Je dressais sommairement sur mon lit quelques coussins en espérant qu'ils fassent barrage à d'éventuels débris volants. Fort heureusement,

**" des haut-parleurs  
appelaient en hébreu  
à gagner l'abri le plus  
proche. "**

ce modeste dispositif ne fut jamais mis à l'épreuve, et ma fatigue l'emportait sur mes craintes, parfois paranoïaques,

d'être blessé. Seule la sonnerie du réveil me faisait sursauter chaque matin, à six heures tapantes.

L'aube était souvent mise à profit par les factions palestiniennes pour intensifier leurs salves de roquettes. Elles estimaient que les appareils israéliens, drones ou hélicoptères, pouvaient être gênés par la basse lumière du jour. Parfois, par le brouillard. Quand ils tirent à découvert, les terroristes de Gaza ont en moyenne quarante-cinq secondes pour se replier. C'est le temps qu'il faut à Tsahal pour identifier le site de lancement, évaluer si la zone est peuplée et, le cas échéant, procéder à une frappe ou à des tirs de contre-artillerie. Problème : de

30 à 40 % des rampes de missiles servant à bombarder les grandes agglomérations israéliennes se trouvaient au cœur de localités palestiniennes :

Sajaya, Bet Hanoun et Bet Lahiya. Très vite, l'état-major de Tsahal a compris qu'il serait impos-

sible de porter atteinte aux capacités de tirs des factions palestiniennes sans faire évacuer la population civile et, dans un second temps, procéder à une incursion terrestre. Dès lors que l'infanterie a opéré au sol, les salves de roquettes visant le territoire israélien ont diminué de moitié.

Pour maximiser les dommages matériels et causer davantage de victimes, le Hamas remplissait les têtes de missiles de petites billes de plomb et d'acier. Lorsqu'un Grad explosait en pleine rue, ces dernières s'éparpillaient par dizaines, telles des fléchettes, sur un rayon de cent mètres à la ronde. Grâce aux abris, peu d'Israéliens ont été touchés par ces projectiles. Reste que projetés par le souffle de l'impact, ces derniers transperçaient les vitres de voitures et les devantures de commerces. Les billes d'acier écla-boussaient aussi les façades d'immeuble, laissant, comme après un mitraillage en règle, des rafales de petits trous.

Depuis la deuxième guerre du Liban en 2006, les autorités israéliennes ont considérablement amélioré leur gestion des situations de crise dans l'arrière-front. Cet été, dès l'instauration de l'état d'urgence

dans le sud du pays, l'armée israélienne a dépêché des unités de la défense passive dans chaque localité importante. Appe-

**" Regagnez immédiatement  
votre maison, vous devez  
respecter les consignes de  
sécurité "**

lés ou réservistes, ces soldats étaient facilement identifiables à leur gilet orange et au casque de chantier attaché

à leur ceinture. Certains étaient secouristes, formés pour extraire d'éventuelles victimes des débris ; d'autres, médecins ou psychologues, avaient pour mission de porter assistance aux habitants d'un quartier touché par une roquette. Les secours arrivaient sur les lieux d'une attaque en quelques minutes. Pendant que les ambulanciers du Magen David Adom prodiguaient les premiers soins aux blessés ou aux personnes en état de choc, la police s'efforçait de contenir les badauds venus constater les dégâts ou filmer avec leur téléphone portable. « Regagnez immédiatement votre maison, vous devez respecter les consignes de sécurité », hurlait en vain un officier, armé d'un mégaphone. Et pour cause, il arrivait fréquemment qu'une seconde alerte antiaérienne retentisse dans la foulée. Dans les faits, dès que les équipes de télévision arrivaient sur zone, des habitants en colère se ruaient sur les caméras pour dénoncer la mollesse du gouvernement et maudire le Hamas.

Bien que nettement moins intensifs la nuit, les tirs de roquettes palestiniennes pouvaient surprendre les Israéliens à n'importe quel instant. Un samedi après-

midi de juillet, jour de shabbat, un quartier résidentiel de Netivot a été touché de plein fouet par un missile Grad. À mon arrivée sur place, les secours étaient déjà à pied d'œuvre. Si le projectile avait fini sa course au milieu de la chaussée, plusieurs maisons avaient été soufflées par l'explosion. En rentrant dans l'une d'entre elles, j'aperçois une vieille femme, l'épouse d'un rabbin, assise sur un petit tabouret au milieu de son salon dévasté. Elle avait tout juste eu le temps de gagner sa pièce de sécurité et remerciait le ciel que son mari, qui priait à la synagogue au même moment, se trouvait sain et sauf. En apercevant mon caméraman, elle s'écrit : « Non, non, non, on ne filme pas le shabbat ! Pas dans ma maison ! » De toute évidence, la gravité de la situation ne lui avait pas fait perdre ses esprits. D'un brusque bon de son tabouret, elle nous fait déguerpir sur le champ.

Située à une dizaine de kilomètres de Gaza, Netivot est une « ville de développement » durement touchée par le chômage. Si de nombreux immigrants d'ex-URSS s'y sont installés au cours des années 1990, suivis par les premiers groupes de Falashas (Juifs éthiopiens), une grande partie de la population est d'origine marocaine et plutôt religieuse. À la manière de Safed, au nord d'Israël, Netivot attire de nombreux pèlerins juifs séfarades qui viennent se recueillir sur la tombe de Baba Salé, petit-fils d'un illustre rabbin kabbaliste. Depuis que les roquettes Kassam et Grad visent cette localité de vingt-sept mille habitants, de petites casemates bétonnées à peine plus grandes que des abribus ont fait irruption dans le décor, presque à chaque coin de rue. Elles rivalisent désormais en nombre avec les synagogues.

CHAPITRE

DIPLOMATIE DE GUERRE

**A** Sdérot et Ashkelon, les débris de roquettes s'entassent dans l'arrière-cour du commissariat ou du PC de contrôle. Ces amas de cylindres de tailles variées, tordus et rouillés par le temps, constituent le trésor de guerre des démineurs de la police. Sur chaque tuyau, une date est inscrite à la craie blanche : elle correspond à la chute du missile sur la ville. Ce musée improvisé, plutôt insolite, sert la hasbara (communication) israélienne. Ces dix dernières années, presque chaque délégation officielle en visite dans l'État hébreu a été conduite à Sdérot. La ville martyre du Néguev peut se vanter d'avoir accueilli des grands de ce monde, à l'instar du président américain, Barack Obama, ou du secrétaire général de l'ONU, Ban Ki-Moon.

Pendant l'opération « Bordure protectrice », le ministère israélien des Affaires étrangères ne s'est pas privé d'imposer aux diplomates de passage un détour par la région sud du pays. Le 16 juillet, vers 14 heures, je me trouve à Ashkelon quand un Grad endommage la somptueuse villa d'un couple français fraîchement installé en Israël. Le projectile s'est écrasé près de la piscine, pulvérisant au passage un pan entier de la façade. Comme à chaque inci-

dent majeur, Itamar Shimon, le maire de la ville, est la première personnalité à accourir sur les lieux. Soudain, un convoi d'une demi-douzaine de véhicules noirs arrive en trombe, sirènes hurlantes. Il s'arrête à une dizaine de mètres de la maison. La silhouette ronde du chef de la diplomatie israélienne, Avigdor Lieberman, surgit de la portière d'une limousine, suivi par un homme en costume-cravate, à l'allure scandinave. Il s'agit de son homologue norvégien Borge Brende. Ils assistaient à un déjeuner officiel dans un restaurant situé à trois cents mètres du lieu de l'attaque. Après une rapide inspection des lieux et quelques commentaires adressés aux journalistes, la délégation a vite regagné Jérusalem.

Comme lors des précédents conflits à Gaza, les autorités israéliennes ont mobilisé une armada de porte-parole et de représentants officiels au service des médias. Alors que le processus est généralement long et requiert des vérifications sécuritaires, le GPO (Government Press Office) a délivré, de juillet à août, quelque 705 cartes de presse aux journalistes arrivés de 42 pays pour couvrir le conflit et, accessoirement, relayer leurs collègues correspondants. En novembre 2012, lors de l'opération « Pilier de défense », ils

n'étaient que 303 à avoir été accrédités. Pour répondre aux besoins des reporters, des centres de presse ont été mis en place à Sdérot et Ashkelon, près des hôtels où logeait une partie des médias.

Quand ils ne se trouvaient pas dans la région sud ou à l'intérieur de la bande de Gaza, les journalistes effectuaient leurs retransmissions depuis le JCS (Jerusalem Capital Studio), l'un des bâtiments assignés à la presse internationale, à l'entrée de Jérusalem. Cet immeuble est géré par une société de production privée qui

offre toutes sortes de moyens techniques et logistiques : studios d'enregistrement, diffusion satellite, bureaux et salles de montage.

Même chose au parc technologique Malha, récemment construit, où s'est installée une partie des médias étrangers. Pour les porte-parole israéliens de l'armée comme du gouvernement, ces complexes facilitent le contact avec la presse et permettent de répondre à ses nombreuses sollicitations. Les ministres Naftali Bennett et Yair Lapid ont été les plus présents sur les grandes chaînes d'information internationales, y compris al-Jazeera ou al-Arabiya, pour justifier l'offensive contre le Hamas.

Depuis la seconde Intifada, les autorités israéliennes perçoivent de manière hostile la presse étrangère qu'elles jugent, objectivement, plus favorable aux Palestiniens.

Dans les faits, de nombreux journalistes arrivent au Proche-Orient avec, au mieux, une connaissance partielle des enjeux régionaux et de la société israélienne, et, au pire, des préjugés sur le conflit et la certitude que « la loi du plus faible est toujours la meilleure ». En témoigne le rapport déséquilibré entre victimes israéliennes et palestiniennes – « en majorité des civils », dicit l'AFP. À ce titre, les efforts de hasbara déployés par Israël pendant l'opération « Bordure protectrice » visaient autant à convaincre le monde de la justesse de son action qu'à

**“ Pour répondre aux besoins des reporters, des centres de presse ont été mis en place à Sdérot et Ashkelon ”**

faire comprendre la réalité sécuritaire d'un petit pays où la moindre explosion de violence agit comme l'épicentre d'un séisme. À l'ère

de la guerre des missiles, le territoire israélien est exposé dans son intégralité.

Dès le déclenchement de l'offensive contre le Hamas, les images de frappes aériennes ont été diffusées sur Youtube et Twitter, où des soldats 2.0 alimentaient les pages officielles de Tsahal. Photographies et cartes légendées étaient fournies en permanence aux journalistes. Qu'il s'agisse de tunnels d'infiltration, de sites de lancement de roquettes et de caches d'armes situés près d'écoles de l'UNRWA ou d'hôpitaux à Gaza, les drones israéliens avaient pour mission de filmer méthodiquement leur cible avant de les neutraliser – ou pas. Les tracts en arabe, SMS et extraits

d'appels téléphoniques à la population avant chaque bombardement venaient compléter l'outil de hasbara. Consciente d'être jugée sur sa capacité à éviter les dommages collatéraux, avant même qu'on observe ses performances militaires, l'armée israélienne s'est employée à dénoncer l'usage des civils palestiniens à Gaza, « otages du Hamas » selon ses termes. Rares ont été les reporters à s'en faire l'écho. Pour avoir osé dénoncer cet art cynique de la guerre dans un reportage qui déclencha un buzz sur les réseaux sociaux, le correspondant de France 24, Gallagher Fenwick, a vu son matériel confisqué par les islamistes. Il est aujourd'hui *persona non grata* à Gaza.

Les Israéliens avaient à cœur de montrer que leur morale est irréprochable. Des press tour ont régulièrement été organisés au point de passage de Kerem Shalom, au sud de la bande de Gaza où, chaque jour, transitaient vers le territoire palestinien

des centaines de camions de marchandises et d'aide humanitaire. En période de tension, la mission est périlleuse et elle ne s'est jamais totalement interrompue, même quand le complexe a été la cible des obus de mortier du Hamas. Il arrivait que le mouvement islamiste bloque l'acheminement de camions pour créer une situation de pénurie. « On ne crève pas de faim à Gaza », martelait aux journalistes Ami Shaked, directeur du point de passage. Le complexe dont il avait la responsabilité depuis de nombreuses années s'apparentait à une forteresse à ciel ouvert, ultra-sécurisée, au cœur d'un *no man's land* à cheval entre Israël, Gaza et l'Égypte. Plus au nord de l'enclave palestinienne, à la sortie du point de passage d'Erez, Tsahal avait dressé un hôpital de campagne pour les victimes des combats ou des bombardements à Gaza. Là aussi, le Hamas empêchait les ambulances du Croissant-Rouge d'y acheminer des civils. Seule une poignée de Palestiniens ont été traités dans cet hôpital improvisé.



## CHAPITRE

## TEL AVIV SOUS LES BOMBES

Dire que personne ne s'attendait à voir Tel Aviv visé par les roquettes du Hamas serait mentir. Dans l'après-midi du 8 juillet, quelques heures après le déclenchement de l'opération « Bordure protectrice », la municipalité annonçait l'inspection immédiate de tous les abris public. Dans la foulée, la défense passive de l'armée israélienne demandait aux habitants d'aménager les pièces sécurisées de leur appartement. Cet espace de confinement, censé résister aux attaques chimiques et bactériologiques, est devenu obligatoire dans tous les immeubles construits après la guerre du Golfe, en 1991, où près de 37 missiles Scud irakiens ont frappé Tel Aviv et son agglomération. Dans les vieux bâtiments, la population n'a d'autre choix que de se réfugier dans la cage d'escaliers ou, pour les mieux lotis, au sous-sol.

La toute première alerte antiaérienne a été déclenchée à 19h04, identique à celle qui retentit en France le premier mercredi du mois. Moins de deux minutes plus tard, le système Dôme de fer interceptait une roquette du Hamas au sud de Tel Aviv. Les dernières salves tirées contre la ville remontaient à l'opération « Pilier de défense », en novembre 2012. À l'époque, des missiles M-75 de



fabrication artisanale avaient été tirés en direction de la grande métropole israélienne. Ils étaient bourrés de fuel et emportaient une quantité insignifiante d'explosifs. Seule performance notable : une roquette iranienne Fajr-5 était parvenue à frapper un immeuble de Rishon Letzion, à 12 kilomètres de Tel Aviv, dévastant les deux étages les plus élevés.

Ces dernières années, profitant de l'instabilité croissante en Égypte et l'avènement au pouvoir des Frères musulmans, le Hamas et le Jihad islamique avaient allégrement reconstitué leur arsenal de guerre. Jusqu'à l'éviction du président Mohamed Morsi en juillet 2013, la contrebande d'armes a tourné à plein régime via les tunnels de Rafah. Les factions palestiniennes se sont clairement préparées à une bataille de

longue haleine contre Israël. Elles disposaient de dizaines de projectiles de longue portée et avaient pris soin de dissimuler leurs lanceurs au cœur des zones habitées de Gaza, de sorte que l'aviation de Tsahal ne puisse les atteindre.

Dans une agglomération où vivent et travaillent près de deux millions d'Israéliens, une attaque de missiles n'a pas le même impact que dans le reste du pays. Tel Aviv est un poumon économique et grouille de monde en permanence. Très vite, les autorités ont pris les devants en suspendant les atterrissages dans le petit aéroport de Sde Dov, dont une partie abrite des escadrilles d'hélicoptères de combat et de transport de troupes. À Ben Gourion, les passagers ont été informés de possibles retards dans leurs vols. Comme chaque été, le temps était radieux à Tel Aviv, mais l'atmosphère de guerre pesait lourdement sur le quotidien des habitants, en particulier les jeunes. « La ville qui ne dort jamais » n'avait pas le cœur à la fête. Les bars se remplissaient péniblement et le boulevard Rothschild, toujours très animé

en journée comme le soir, n'était que l'ombre de lui-même. De nombreux touristes ont

annulé leurs vacances, au grand dam des chauffeurs de taxis israéliens qui ont vu leur saison s'évaporer. Tel Aviv devait s'habituer à la guerre. Quand je suis revenu y dormir à partir du mois d'août, j'ai été stupéfait de retrouver ma ville

aussi calme et silencieuse, littéralement plombée par la menace des missiles. En revenant du front sud, j'espérais trouver quelques heures de tranquillité pour me ressourcer. Dans les faits, j'ai dû rejoindre mon abri une bonne dizaine de fois. « La bulle » avait été transpercée.

Sur les réseaux sociaux, à chaque alerte, chacun y allait de sa photo ou de son commentaire pour témoigner de son expérience ou de sa peur, et surtout rassurer ses proches. Mes amis s'amusaient à raconter quelques situations embarrassantes ou cocasses quand, par exemple, ils se retrouvaient nez à nez avec leurs voisins en pyjama ou en serviette de bain dans le couloir de l'immeuble. Quand on a à peine quatre-vingts secondes pour gagner un abri, il faut aller à l'essentiel. Et lorsque la sirène retentit en pleine nuit, l'humour n'est plus au rendez-vous. Le 15 juillet, mon collègue Misha Uzan a publié une photo de lui en tenue d'Adam depuis la cave de son immeuble. Il porte à bout de bras sa fille d'à peine six mois, visiblement groggy par le réveil en sursaut.

**“ Quand on a à peine quatre-vingts secondes pour gagner un abri, il faut aller à l'essentiel. ”**

Ça y est, on a eu notre alerte nous aussi. Ouf, j'ai cru qu'ils nous avaient oubliés. Une petite surprise pour vous en photo. Mais cette fois on est descendu à l'abri avec la légitimité internationale. Merci à la communauté internationale de nous apporter sa légitimité. Je n'attendais plus que ça. Je me sens mieux, vraiment », écrit-il.

Après chaque nouvelle attaque, la télévision israélienne diffusait les images de gens surpris par la sirène. Dans les grandes artères de Tel Aviv, on croyait parfois assister à un départ de marathon tant la foule était nombreuse à se ruer aux abris. Ces scènes de panique faisaient, à n'en pas douter, le jeu du Hamas. Parfois, des femmes avec leurs enfants en bas âge étaient contraintes de s'allonger sur la chaussée, faute de temps. Sur le périphérique Ayalon, qui ceinture la métropole israélienne, les automobilistes s'arrêtaient sur le bas-côté ou en

plein milieu de la route, comme lors des commémorations de Yom Hazikaron et de Yom Ha'Shoah. Adossés à la glissière de sécurité, certains se mettaient alors à scruter le ciel, leur téléphone à bout de bras, pour immortaliser les tirs de batterie antimissile Dôme de fer. Chaque boom correspondait généralement à une interception. Était-ce un miracle ? Entre le 8 juillet et le 27 août, date de la fin des hostilités, aucune roquette palestinienne n'est parvenue à s'écraser sur une zone d'habitation de la région du Dan.

CHAPITRE

8

GUERRE PSYCHOLOGIQUE

**A**u deuxième jour de la guerre, toutes les grandes villes du pays avaient déjà été visées par les islamistes du Hamas : Beer Shiva, Mitzpé Ramon et Dimona au sud, Jérusalem et Tel Aviv au centre, et même Haïfa, qui n'avait plus essuyé de tirs de missiles depuis la guerre de 2006 contre le Hezbollah. Plus au nord encore, la sirène retentissait également dans les localités frontalières de Nahariya, Shlomi, et même à Kyriat Shmona. Ces attaques sporadiques étaient le fait de factions palestiniennes basées au Sud-Liban, à l'instar du FPLP qui entendait ainsi se solidariser avec la bande de Gaza.

Pour Israël, la crainte d'une escalade avec le Hezbollah a naturellement ressurgi. Mais conformément aux estimations du renseignement militaire (Aman), le mouvement chiite a choisi de préserver son effort de guerre en Syrie, tout en observant qu'avec son arsenal de 100 000 roquettes et missiles, il serait en mesure d'infliger à son ennemi juré bien plus de dommages et de peur que le Hamas ou le Jihad islamique. « "Bordure protectrice", c'est une petite opération. La grande guerre ne ressemblera pas à cela », déclarait en septembre le général Eyal Eizenberg, commandant de la défense

passive, comme pour conditionner l'opinion à un scénario cauchemardesque. « Nos forces s'y préparent, ce sera une vraie guerre. Mieux vaut que nos citoyens le sachent. »

Même si les roquettes palestiniennes ne constituent en aucun cas une menace existentielle, elles sont parvenues à répandre un sentiment d'insécurité dans tout Israël et au-delà. Le 22 juillet, la décision des grandes compagnies aériennes internationales de suspendre leurs vols à destination de l'aéroport Ben Gourion a constitué la plus grande victoire du Hamas. Fort de cet acquis, le mouvement islamiste palestinien a tenté maintes fois de cibler le tarmac de Lod, espérant paralyser durablement le trafic aérien et bloquer des milliers de passagers. Le 20 août, en début de soirée, sa branche armée a même cru bon d'adresser cet ultimatum. « Nous mettons en garde les compagnies aériennes internationales et les incitons à cesser de se poser à Ben Gourion à partir de jeudi matin, six heures », menace, dans une allocution télévisée, Abu Obeida, porte-parole des Brigades al-Qassam. Le lendemain, aucune salve de roquette n'a visé le principal aéroport du pays. Mais les autorités civiles israéliennes, placées

en état d'alerte renforcé, ont retenu leur souffle.

Le Hamas a constamment cherché à insuffler la peur dans l'opinion israélienne. Le 12 juillet, à 20 heures, au moment où les trois grandes chaînes de télévision débutent leur JT, le mouvement islamiste annonce que Tel Aviv sera massivement bombardé à 21 heures tapantes. Stupeur sur

le plateau où présentateurs et experts se demandent quelle nouvelle surprise

leur réservent les terroristes de Gaza. Le journal se poursuit avec son lot habituel de comptes-rendus du terrain, mais l'information principale est rappelée avec un bandeau rouge toutes les dix minutes et après chaque coupure publicitaire. La psychose s'empare également des Israéliens sur les réseaux sociaux. À 21 heures, rien ne se passe. « L'aviation de Tsahal a pris les devants en menant des raids massifs sur la bande de Gaza », annonce Roni Daniel, le correspondant militaire de la chaîne 2. À 21h37, la sirène finit par retentir à Tel Aviv. Le Hamas revendique simultanément le tir de dix roquettes contre la région centre du pays ; quatre d'entre elles sont interceptées par la

**" La psychose s'empare également des Israéliens sur les réseaux sociaux. "**

défense antimissile.

L'organisation islamiste connaît parfaitement la mentalité de son adversaire. En temps de guerre, elle sait qu'une majorité d'Israéliens est postée en permanence devant son écran télé, surtout le soir. Voilà pourquoi, lors des premiers jours de l'opération, le Hamas s'est efforcé de tirer sur les villes du pays

aux alentours de 20 heures. Sa guerre psychologique a pris une dimension plus cruelle quand, au

lendemain de l'entrée des tanks israéliens à Gaza, il a annoncé détenir le sergent Oron Shaul, 21 ans, « seul survivant » de l'embuscade tendue à un vieux blindé M-113 utilisé dans le quartier palestinien de Sajaya. Tsahal a mis en doute cette revendication du Hamas car l'attaque au missile antichar n'avait clairement laissé aucune chance aux militaires qui se trouvaient à l'intérieur du transport de troupes. Les islamistes ont insisté en présentant une photographie d'Oron Shaul et son matricule. Israël n'a confirmé que plusieurs semaines plus tard que son soldat était mort et que le Hamas ne détenait, tout au plus, que quelques morceaux de corps.

CHAPITRE

## L'INCERTITUDE ET LA PEUR JUSQU'AU BOUT

L'opération « Bordure protectrice » constitue la troisième confrontation directe entre Israël et le Hamas. Elle a de loin été la plus longue : cinquante jours. En janvier 2009, l'offensive « Plomb durci » avait duré trois semaines, tandis que l'opération « Pilier de défense », déclenchée le 14 novembre 2012, s'est achevée huit jours plus tard. Même la seconde guerre du Liban, à l'été 2006, s'était arrêtée au bout de trente-quatre jours. Les sept semaines de conflit contre les factions palestiniennes de Gaza ont interpellé l'opinion israélienne.

Comment Tsahal, avec son écrasante supériorité technologique et militaire, ne l'a-t-il pas emporté plus tôt ?

La réponse est a priori politique. Dès le déclenchement des hostilités, Benyamin Netanyahou a souhaité éviter un enlèvement. Il savait qu'une opération de guérilla urbaine au cœur des villes palestiniennes serait extrêmement coûteuse en vies humaines. Le Premier ministre israélien n'était pas prêt à en payer le prix moral et politique. Par ailleurs, il est apparu clair que l'État hébreu ne souhaitait pas l'effondrement du Hamas,

d'une part pour embarrasser le président de l'Autorité palestinienne, Mahmoud Abbas, qui venait de se réconcilier avec le mouvement islamiste, de l'autre par crainte de voir la bande de Gaza tomber entre les mains d'organisations plus radicales, à l'instar des groupuscules djihadistes qui pullulent dans le Sinaï égyptien.

Dans l'arrière-front, cette confrontation prolongée a eu pour conséquence, plutôt néfaste, de générer une tension permanente. Entre vacances scolaires et saison touristique

gâchée, l'été a été sombre à bien des égards. L'ensemble du pays se retrouvant sous le feu des roquettes du Hamas et du Jihad islamique, il y a pourtant eu un véritable consensus national autour de la guerre à Gaza. L'opinion était prête à assumer une conquête de l'enclave palestinienne et la mise hors d'état de nuire du Hamas. C'est de cette posture qu'est née, assez légitimement, une certaine grogne face aux attermoissements du cabinet de sécurité israélien – une centaine d'heures de réunion cumulées entre juillet et août – devant l'élargissement de ses opérations sur le terrain et, par la même



occasion, la décision d'asséner le coup de grâce aux factions palestiniennes. La cote de popularité de Benjamin Netanyahu a lourdement chuté à l'annonce d'un cessez-le-feu prolongé à Gaza. Le 27 août 2014, un sondage de la deuxième chaîne de télévision israélienne (Aroutz 2) indique que 32 % de l'opinion seulement est satisfaite de la façon dont le Premier ministre a géré la crise. Pire, 59 % des Israéliens estiment que leur pays n'est pas sorti vainqueur du conflit.

La désillusion est grande dans les localités frontalières de Gaza. Le 5 août, alors qu'un cessez-le-feu de 72 heures entre en vigueur, Tsahal annonce un retrait complet du territoire palestinien. Ce redéploiement défensif vise à priver le Hamas de tout prétexte pour reprendre ses attaques. En parallèle, des négociations s'ouvrent au Caire, sous médiation égyptienne, entre Israël et les factions armées. L'objectif est de convertir le cessez-le-feu en accord de trêve durable. Convaincu que la guerre vient de s'achever, Benny Gantz, le chef d'état-major de Tsahal, déclare dans un élan lyrique : « L'été est chaud ici. Mais l'automne s'apprête à lui succéder. Les pluies balayeront la poussière des tanks, les champs vont reverdir et la région sud redeviendra rutilante, dans le bon sens du terme ; celui des anémones qui fleurissent et de la stabilité. Le calme va s'installer ici pour très longtemps ». À demi-mot, le commandant de l'armée israélienne invite les habitants du sud du pays à regagner sereinement leur maison. Des centaines

de familles s'exécutent.

Coup de tonnerre le 8 août ! Alors que la trêve n'a pas encore expiré, le Hamas reprend ses tirs de roquettes, et surtout d'obus de mortier contre le territoire israélien. Ils sèment la panique dans les kibboutz en lisière de Gaza où, dans le meilleur des cas, les habitants ne disposent que d'une poignée de secondes pour gagner un abri. Face à ces projectiles de courte portée, le système Dôme de fer est impuissant. L'opinion, choquée, demande des explications au gouvernement, tandis que la presse israélienne épingle « le discours des anémones » de Benny Gantz, autrement dit cette grave erreur de calcul à l'égard des intentions du Hamas.

Je me réinstalle dans la région sud d'Israël où le sentiment d'insécurité est palpable. L'absence de troupes de Tsahal à l'intérieur de Gaza donne le champ libre aux groupes terroristes pour pilonner intensément le territoire frontalier. Je découvre une population apeurée et en colère, qui sent sa confiance trahie par la promesse, non tenue, d'un retour au calme. La psychose ressurgit. Et si le Hamas cachait d'autres tunnels qu'Israël n'a pas su découvrir et neutraliser ? Nouveau retentissement le 11 août : alors que l'armée n'a toujours pas réinvesti la bande de Gaza, un second cessez-le-feu de 72 heures est officialisé. Il est prolongé de cinq jours « pour donner une chance aux pourparlers ». Cet entre-deux ne rassure personne car le Hamas, déterminé à

mener une guerre d'usure, laisse planer continuellement la menace d'une reprise des hostilités. Durant cette « drôle de guerre », je rencontre de nombreux militaires au carrefour de Yad Mordechaï, où le Café Jo' s'est transformé en cantine des officiers. L'un d'eux me confie, lassé : « Ça fait six semaines qu'on est mobilisés ici. Nous sommes prêts à nous battre et à en finir avec le Hamas. Mais que notre gouvernement se décide, ou alors on rentre chez nous ! »

La réponse vient, une fois de plus, du terrain. Le 19 août, les tirs de roquettes reprennent et visent avec acharnement les localités israéliennes collées à la frontière. Je me rends à Nir Oz, quelques minutes après qu'une salve de six obus de mortier s'est abattue sur le Kibboutz. L'un des projectiles s'est écrasé près d'une école maternelle, blessant grièvement un Israélien d'origine belge (Jehan Berman) qui, en voulant protéger ses enfants, a été touché dans le dos par des éclats. Le réfectoire du Gan (jardin d'enfants, en hébreu) a été entièrement soufflé par l'attaque et l'odeur des explosifs est encore très forte. Une patrouille de l'armée nous ordonne de quitter les lieux. En sortant de la localité, nous découvrons que les obus palestiniens ont provoqué un feu de broussailles. Une épaisse fumée blanche

envahit la route et pousse le bétail à fuir. Au moment où mon caméraman s'apprête à filmer la scène, l'alerte retentit. À peine avons-nous le temps de nous coucher par terre que le sifflement d'un obus nous surprend. Il s'écrase à une dizaine de mètres de nous. « Restez couchés, il peut y en avoir d'autres », hurle un collègue.

Les obus de mortier deviennent notre hantise et celle des habitants des localités frontalières. Le 22 août, un enfant de 4 ans, Daniel Turgeman, est blessé mortellement devant sa maison de Nahal Oz. Tout Israël est bouleversé par la nouvelle et par la photo poignante du même, revêtu du maillot de l'équipe de football d'Argentine. Sa mort est la goutte d'eau qui fait déborder le vase : elle provoque un exode massif et spontané des familles résidant dans les kibboutz frontaliers. Le lendemain matin, stationné avec mon équipe sur le bas-côté de la route 232 qui longe la partie est de Gaza, une habitante de Nahal Oz s'arrête devant nous avec son véhicule. « Je connaissais le petit Daniel, c'est terrible, lâche-t-elle, en pleurs. On n'en peut plus de cet enfer, ce n'est plus possible de continuer ainsi. » Son kibboutz est désormais une zone militaire fermée. Elle est condamnée à l'exode.

## CHAPITRE

## 10 ÉPILOGUE

**L**es derniers jours de guerre sont étranges. La région est déserte et les soldats presque invisibles aux abords de la bande de Gaza. Même si quelques colonnes de blindés sont positionnées en retrait, donnant l'impression que tout peut encore basculer, il n'y a plus d'offensive israélienne en bonne et due forme. Certes, les frappes se font entendre, l'artillerie également, mais Tsahal se contente de riposter aux salves de roquettes, elles aussi nettement moins intensives. Si, dans les derniers jours du conflit, Israël s'en prend aux figures du Hamas, à l'instar de Mohamed Deif, l'heure n'est plus à l'escalade. Les belligérants attendent la proclamation d'un cessez-le-feu. Le 27 août, en milieu d'après-midi, la rumeur enfle : la trêve sera officialisée à 19 heures par Mahmoud Abbas en personne. Bref instant d'euphorie avec mes collègues. Nous nous regardons, fatigués mais souriants, comme des soldats après une longue bataille. En resserrant mon gilet pare-éclats, j'avertis mes confrères : « Ça n'est pas encore fini, attendons-nous à un dernier baroud d'honneur du Hamas. » Vers 17 heures, le feu d'artifice débute :

**“ Nous nous regardons, fatigués mais souriants, comme des soldats après une longue bataille. ”**

roquettes Kassam et obus de mortier pleuvent sur tous les kibboutz frontaliers. Les alertes retentissent tous azimuts. À 18h15, je reçois un message : « Quatre blessés graves à Nirim, dont un dans un état critique. » Nous nous précipitons sur les lieux. Ce réflexe d'aller vers le danger finit par me faire peur. Dans ma tête, je me dis que le mauvais sort va finir par nous frapper. L'entrée du kibboutz est, à cet instant, barrée par l'armée. Il nous faut patienter à l'extérieur, alors que les alertes ne cessent pas et que nous n'avons aucun abri à proximité. Je finis par trouver refuge à l'arrière d'une jeep militaire. Les soldats sont plus calmes que moi. « On a tellement l'habitude », me dit l'un d'eux, en tentant de maîtriser son chien. Des ambulances ressortent, sirènes hurlantes, au bout de quelques minutes.

Nous apprenons la mort de l'officier de sécurité du kibboutz. Une figure locale. Haïm Yaline, président du conseil régional d'Eshkol, se présente aux caméras le visage défait. « Partez d'ici, partez d'ici », s'écrie-t-il, visiblement éprouvé par la perte d'un ami. Il se reprend : « Cet accord de trêve est une honte, nous n'avons ni fait taire le Hamas, ni ramené

le calme et la sécurité dans la région sud.

À 19 heures, tout s'arrête. L'atmosphère est lourde. Nous passons la soirée à Nirim pour relater les derniers instants de cette guerre dont plus personne ne voyait plus l'issue. En rentrant vers Tel Aviv, nous nous arrêtons une dernière fois à la station d'essence de Kfar Azza. Des rafales d'arme automatique retentissent au loin. « Tirs de joie à Gaza », annonce la télé-

vision israélienne. Le conflit le plus long que Gaza ait connu s'est conclu le 27 août 2014. Mais dans mon esprit, il ne s'achève que quatre semaines plus tard, quand les deux assassins des jeunes Gilad Shaer, Naftali Fraenkel et Eyal Yifrah sont liquidés dans une opération anti-terroriste de Tsahal, à Hébron. Ce 23 septembre 2014, cela faisait précisément cent jours que tout avait commencé. Je n'oublierai jamais cet été.

## NOTES DU LECTEUR













## LES ÉTUDES DU CRIF

Imprimé en mai 2015 / ISSN 1762-360 X

### DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Marc Knobel

### CONCEPTION & ICÔNOGRAPHIE

Carta Impression

### COMITÉ ÉDITORIAL

Yves Chevalier

Elisabeth Cohen-Tannoudji ז"ל

Roger Cukierman

Patrick Desbois

Robert Ejnes

Antoine Guggenheim

Mireille Hadas-Lebel

Francis Kalifat

Serge Klarsfeld

Joël Kotek

Éric Marty

Jean-Philippe Moinet

Richard Prasquier

Dominique Reynié

Michaël de Saint-Chéron

Pierre-André Taguieff

Jacques Tarnéro

Yves TERNON

### CORRECTRICE

Pauline de Ayala

### CRÉDIT PHOTOS

© Maxime Perez

### IMPRESSION

ICL

### EN PARTENARIAT AVEC

Le Collège des Bernardins

Fondation pour l'Innovation Politique - Fondapol

Le Cercle de la Licra - Réfléchir les droits de l'Homme

La revue civique

«Vidal Sassoon International Center for the Study of  
Antisemitism» de l'Université hébraïque de Jérusalem

ET AVEC LE SOUTIEN DE

• *La Fondation pour la Mémoire de la Shoah*

# *Crif*

Conseil Représentatif  
des Institutions Juives de France

**POUR TOUTE CORRESPONDANCE**

39 rue Broca 75005 Paris

site web : [www.crif.org](http://www.crif.org)

email : [infocrif@crif.org](mailto:infocrif@crif.org)

Mai 2015  
Pr i x : 1 0 €